

L'ÉCOLE DES AMATEURS

PAR

Jean d'UDINE

X

L'AMOUR DE L'ART

Paris, le 28 avril 1906.

Mon jeune ami, en me remémorant les interminables lettres que je t'écrivis l'hiver dernier, je me sens pris de remords. Au début de nos relations épistolaires, nous voulions faire de toi un amateur d'art, et voilà que, violant sans cesse mon programme, j'ai discuté, j'ai ergoté, je me suis répandu en mille considérations compliquées, au lieu de cultiver simplement ton *amour* de la musique. Aujourd'hui du moins, pour clore cette suite de dissertations, j'aimerais à rentrer dans mon véritable rôle et à t'entretenir exclusivement de cette passion si noble.

Mais ici encore je me demande si tout ce que l'on peut dire n'est pas absolument stérile et ne se borne pas à des développements littéraires sans efficacité réelle. Il y a quelques années, dans l'exaltation de ma première jeunesse, je ne voyais de toutes choses que le côté lyrique, et je t'aurais sans doute servi, comme péroraison de mes homélies, l'ardent couplet de l'*Imitation* « sur les merveilleux effets de l'amour divin », qui s'applique si parfaitement à l'amour de l'art. Mais cette effusion verbale ne touche que les natures déjà très enflammées ; pour les autres, elle ne saurait les éclairer d'aucune lueur utile... Je connais une étrangère très familiarisée avec les subtilités de notre langue et qui devant les vains afflux de paroles, par lesquels le mysticisme se donne l'illusion du raisonnement, dit avec beaucoup de justesse : « tout cela c'est *tu parles* ! »

Fuyons donc le « tu parles » et demandons plutôt à Pascal de nous enseigner la nature de nos sentiments effectifs. Nous les trouverons profondément analysés dans sa courte étude « Sur les passions de l'amour ». Pour ton usage, il me plairait de rechercher ce qui s'applique à l'amour de l'art, dans ces pages, où le grand philosophe étudie l'amour des femmes avec une éloquence terriblement concise et pénétrante.

Les premières phrases nous montrent tout de suite la nécessité des passions comme distractions et comme embellissement de la vie.

« L'homme est né pour penser ; aussi n'est-il pas un moment sans le faire ; mais les pensées pures qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder ; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions dont il se sent dans le cœur des sources si vives et si profondes...

« A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes...

« Dans une grande âme tout est grand...

« La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime ».

Voilà qui est décisif ; tout commentaire affaiblirait une argumentation si solide. Mais plus loin cet apôtre imprévu du sentiment écrit encore :

« Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme ; et les petites choses flottent dans sa capacité ; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent ».

Avant de poursuivre la lecture de ce texte lumineux, je tiens à te faire observer

combien les paragraphes que voici corroborent avec puissance et netteté mon esthétique subjective :

« L'on demande s'il faut aimer ? Cela ne se doit pas demander, on le doit sentir, L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte... » Quelle puissante ironie ! « Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs qui se développe au fur et à mesure que l'esprit se perfectionne, qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans qu'on ait jamais dit ce que c'est...

« L'homme n'aime pas à demeurer avec soi ; cependant il aime : il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne peut le trouver que dans la beauté... » Ecoute, mon neveu, l'admirable cri d'individualisme de ce janséniste qui fut humble jusqu'à la folie : « Mais comme l'homme est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut remarquer en soi-même les premiers rayons ; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme des idées de beau ou de laid sur toutes choses...

« Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour ;... » et ceci s'applique toujours admirablement à l'amour de l'art : « la règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime. Ainsi l'on peut se croire délicat sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont droit de nous condamner ; au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres ».

Je te disais l'autre jour que les croyances métaphysiques rendent difficilement acceptable une esthétique purement individualiste. Je maintiens cette affirmation. Pascal, il est vrai, fut un grand chrétien ; aussi ce fut un douloureux chrétien et nous comprenons aujourd'hui quelles souffrances morales dut éprouver cet homme, chez qui le clair génie de la race reprenait toujours et quand même le dessus, et qui osait défendre le sentiment individuel avec la magnifique liberté que voici :

« L'on a ôté mal à propos le nom de raison de l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas eu raison de nous dépeindre l'Amour [comme un aveugle ; il faut lui ôter son bandeau et lui rendre désormais la puissance de ses yeux. »

Cependant à côté du goût personnel, seul critérium du beau pour chacun de nous, le philosophe n'a garde d'omettre les critères collectifs que je t'ai jadis montrés se superposent à celui de chaque individu, dans une étroite combinaison. Et s'il ne parle ici que de l'idéal féminin propre à chaque siècle, il fait du même coup l'histoire des styles artistiques.

« ... L'on ne souhaite pas nuement une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties de beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes et des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres. »

Médite bien ceci en remplaçant le mot femmes par le mot compositeurs ou par le mot peintres, et tu trouveras là toute la philosophie de la forme en art, exposée en quelques lignes d'une magistrale simplicité.

Et maintenant, mon cher, tes amis, Ludovic ou les autres, pourront t'affirmer que *tu as tort d'aimer la Marche à l'Etoile*, j'espère que tu te fieras exclusivement à ton sentiment personnel *qui ne peut pas le tromper*. Il vaut mieux avoir contre soi tous les musicographes de France et d'Allemagne et Pascal pour soi ; les autres sont « des machines très désagréables » et leur seule excuse c'est qu'ils ne peuvent pas connaître la raison souveraine de l'amour, n'ayant jamais aimé spontanément aucune musique au monde.

Il faut reconnaître toutefois que même la simulation de l'émotion artistique, ou comme l'on dit aujourd'hui le snobisme, a son bon côté et peut constituer un acheminement vers une sensibilité réelle. Là-dessus Pascal nous dit encore : « L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit ; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant et le moyen de bien parler sans cela ? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses. »

C'est pourquoi soyons indulgents même à ceux qui ne le sont point ; ils le deviendront certainement le jour où la passion vraie remplacera chez eux la passion simulée. D'ailleurs la fraternité du sentiment artistique ne devrait-elle pas unir étroitement tous ceux qui partagent le goût de l'art, ce goût fût-il infiniment varié d'un individu à l'autre ? Et de même qu'il y avait jadis la Communion des Vivants dans une foi commune, ne devrait-il pas avoir la Communion des Artistes dans un amour commun !...

C'est une triste chose de penser que ceux qui militent pour l'embellissement de la vie humaine tiennent moins de compte des similitudes de leurs efforts que de la rivalité de leur gloire ou de leurs intérêts matériels. Pourquoi ce pianiste-ci fait-il profession de railler ce pianiste-là, qui méprise lui-même ce troisième virtuose, et ainsi de suite jusqu'au dernier, dont les moqueries, à l'égard du premier, ferment à leur tour le cycle des jalousies mesquines ? Ne voient-ils donc pas, exécutants ou compositeurs, si dissemblable que soit leur idéal de grâce ou de force, de finesse ou de vigueur, d'expression, de pathétique ou de pureté, qu'ils sont infiniment près les uns des autres, comparativement à la masse humaine dépourvue de toute préoccupation esthétique ?... Et encore pourquoi dédaigner celle-ci, qui le plus souvent pêche seulement par ignorance, et d'où le moindre zèle, la moindre charité d'apôtre ferait lever de splendides moissons de sensibilité ? Faut-il dans nos dons et dans notre savoir artistiques ne trouver que des prétextes d'orgueil, au lieu de les utiliser amicalement à l'éducation de notre entourage ? Et ne vois-tu pas, mon cher neveu, que le jour où nous serions bien intimement convaincus du droit absolu qu'a tout homme d'aimer ce qu'il aime, nous ne critiquerions plus amèrement les goûts de personne, et nous tâcherions plutôt d'entrer en contact sympathique avec n'importe quel amateur pour accroître à la fois notre domaine de jouissances artistiques et le sien ?

Nos deux cœurs seraient deux vastes flambeaux
Qui réfléchiraient leur double lumière
Dans nos deux esprits ces miroirs jumeaux

Va, mon petit, va chez ton ingénieur, va chez les métamusiciennes, va souvent au théâtre ou au concert avec ton ami Ludovic, fréquente les uns et les autres d'un esprit simple et d'un cœur chaud, et tu verras combien vous gagnerez tous en joie, par l'échange de vues dont tu seras le facteur bienveillant et sincère. Aussi longtemps qu'il est heureux, un amant, dans le monde, est une source de lumière et de bonté. Et l'amour de l'art est si délicieusement, si continûment parfait ! Il ne connaît pas de

déclin. La possession n'atténue pas ses ardeurs mais les avive, car nos désirs d'art éternellement se renouvellent et peuvent éternellement se rassasier. Ils ignorent la jalousie. Rencontrons-nous d'autres amants qui s'abreuvent à la même source ? notre soif n'en est que plus dévorante ; et notre ivresse bientôt se multiplie par l'ivresse voisine, comme dans le délire de l'orgie la volupté s'aiguise à la volupté. Ces chastes dionysies ne connaissent même pas les rancœurs du lendemain. Elles ignorent le goût de cendre dont parle l'Écriture. Quelque chose d'infiniment délicieux demeure en nous, lorsque la symphonie s'est tue, lorsque la porte du musée vient de se clore ; et l'accroissement de notre personnalité est la récompense d'un mystère qui n'exige pas de sacrifice. Si l'art nous blesse quelquefois — par ce qu'il comporte de nécessités et de conséquences humaines, — il panse et guérit lui-même les plaies qu'il nous causa. Vienne le soir du jour où nous ressentîmes l'un de ses plus rudes coups dans notre amour-propre ou dans notre sensibilité, il nous suffit de rouvrir l'album ou la partition chère pour y trouver tout de suite la consolation, l'espérance et l'oubli.

Les objets de cet amour, mon cher enfant, sont là tout près de nous, accessibles à chacun. Seuls les impuissants, pour l'atteindre, se livrent, comme les mouches, à la démence du vol vibré, ronflent, tournoient, s'épuisent en ridicules efforts, faisant mille fois le même circuit, pour venir se griller sottement dans une flamme de chandelle. Regarde, au contraire, les grands oiseaux qui planent, les ailes tranquillement ouvertes, face au soleil ; tu sais quelles inflexions ténues suffisent à maintenir leur puissant équilibre dans l'espace tout frémissant de lumière dorée !

...Mais je m'essouffle en vaine rhétorique. Ah ! que l'on se sent petit quand on voudrait être grand, et qu'il est cruel de ne pouvoir convaincre ceux qu'on aime, avec toute la force ardente de ses convictions et de son émoi !

Rouvrons donc, une fois encore, le livre des *Pensées* et pardonne-moi si j'invoque une telle autorité pour couronner ma doctrine. Du reste, si je te demande de croire à cette citation dernière, ce n'est point parce qu'elle émane de Pascal, c'est parce qu'elle resplendit de toute la magnificence d'une raison droite et nette.

« Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner ; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

« ... Il ne faut pas guinder l'esprit ; les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sottise présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances, du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles en leur donnant le nom de *grandes, hautes, élevées, sublimes*. Cela perd tout. Je voudrais les nommer *basses, communes, familières* : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais les mots d'enflure. »

Nous finirons de la sorte par le seul précepte auquel j'aurais dû me borner. Jadis j'avais commencé par là mes causeries avec ta petite sœur. C'était presque une enfant et je lui avais écrit sur un ton enfantin : sois belle, sois bonne et sois bête, c'est-à-dire sois simple, sois trois fois simple et tu goûteras profondément les chefs-d'œuvre ! J'ai prétendu faire plus avec toi et suis continuellement sorti de mon sujet, car mon sujet tenait tout entier en deux mots : si tu veux aimer les belles choses, envisage-les simplement !

Mais n'oublie pas, — et voici le conseil le plus utile que je t'aurai jamais donné — n'oublie pas que l'art n'est, ne peut-être, ne sera jamais qu'une expression synthétique de la nature, et que si tu prétends aimer et comprendre l'art, il te faut aimer et comprendre la nature tout d'abord. Reste donc avec elle en contact perpétuel ! Tu es son fils ; sois un fils reconnaissant, fidèle et tendre ! Je ne vais pas te dire comment l'aimer. Il y faudrait un livre. Peut-être quand je me ferai vieux tenterai-je l'entreprise ; elle serait passionnante, mais délicate et longue et je ne me sens pas mûr pour l'entreprendre dignement. D'ailleurs à ton âge, heureux gamin, l'on n'a pas besoin de conseils pour goûter la nature, sous sa forme la plus troublante et la plus complète. Aime donc l'amour ! je te l'ai déjà dit. Aime aussi les champs, les monts, la mer, les bois et les grands fleuves ! Aime la vie, toute et de tout ton cœur ! et quand nous nous reverrons, nous pourrons chanter ensemble sur tous les modes et dans toutes les formes : Gloire aux Maîtres dans le ciel de l'art, et joie sur la terre aux Amateurs de bonne volonté !

FIN

LES GRANDS CONCERTS

Concerts du Conservatoire

La veille de Pâques ramène inévitablement sur les affiches quelques pages opportunes de *Parsifal*. Certes, la pénitence est douce et je rends grâce à ceux qui nous l'ont imposée. S'ils ont voulu répandre dans le cœur de leur auditoire la paix salutaire d'une religieuse émotion, peut-être penseront-ils qu'ils y ont réussi ; car il n'est rien de plus religieux que le silence et je n'en sais point de comparable à celui qui accueillit les dernières notes de ce *Prélude* frémissant d'une pitié divine et l'*Enchantement du Vendredi-Saint*, cantique de la nature extasiée où « les brins d'herbe, les fleurs et les corolles nous confient leurs tendres secrets ». Seuls, quelques sceptiques imperméables à cette rosée mystique gardèrent assez de sang-froid pour applaudir ; c'est que leurs forces n'étaient point amoindries par quarante jours de macération et de jeûnes tandis qu'il ne fallut pour reconforter les autres rien moins que la résurrection de M. Francis Planté.

M. Planté a pris depuis longtemps le chemin de l'exil ; il s'est retiré du siècle en pleine gloire et nos ascendants évoquent son souvenir avec beaucoup d'attendrissement et un peu de fierté dédaigneuse. Car il demeure un des derniers paladins d'une époque héroïque que nous n'avons point connue. A la suite de Liszt et de tant d'autres « il incarna sur le piano le panache du romantisme » suivant la pittoresque expression de M. Saint-Saëns. Il ne s'est pas composé un visage hermétique et nu de clergyman pour nous foudroyer de métaphysique. Les brutalités de notre laide vie ont glissé sur lui sans l'atteindre et il garde avec une naïveté presque enfantine le culte de tout ce dont nous avons fait du superflu, une certaine jeunesse chevaleresque, un enthousiasme pur de respect humain, la noblesse et la grâce. Il est charmant de le voir exubérant, inquiet, douloureux traduisant dans une mimique expansive les passions — débonnaires — qui le terrassent ou cueillant, avec un bon sourire, les âmes au vol de ses doigts aériens. Et l'on ne résiste guère à l'affabilité de ce jeu, aux généreuses imprudences de ces traits de bravoure, à cette prodigalité bienheureuse qui veut plaire et conquérir. Pourrait-on rêver pour la *Romance* du *Concerto* en ré mineur de Mozart un interprète plus instruit de toutes les caresses sonores, ou pour le *Concerto* en sol